

## Une Zazie « poor lay Zanglay » ?

### *Palimpsestes*

Revue du Centre de recherches en traduction  
et stylistique comparée de l'anglais et du français  
Presses de la Sorbonne nouvelle, n° 10, 1996

Nombreuses et variées ont été les interventions qui se sont succédées lors du colloque organisé par le Centre de recherches en traduction et stylistique comparée du français et de l'anglais autour du thème « Niveaux de langue et registres de traduction », les 17 et 18 juin 1994 à l'université de Paris III. À vrai dire, au moment où les actes de ce colloque sont publiés dans *Palimpsestes*, chaque intervention pourrait faire l'objet d'un article séparé et mérite d'être passée en revue, mais Michel Paillard s'est fort bien acquitté de cette dernière tâche dans le compte rendu publié dans un précédent numéro de *TransLittérature*<sup>1</sup>. Tâche moins fastidieuse et plus agréable, j'ai choisi de m'arrêter sur la communication qui m'a le plus inspirée, celle de Carol Sanders de l'université du Surrey, intitulée « Pourquoi qu'on dit des choses et pas d'autres ? : Translating Queneau's *français parlé* in *Zazie dans le métro* and *Le Chiendent* ».

Il ne m'était jamais venu à l'idée que l'on puisse s'attaquer à une traduction anglaise des écrits de Raymond Queneau, sans doute parce que je les lisais déjà comme une traduction écrite de la langue orale et familière. Les passages que Carol Sanders propose à la réflexion sont à cet égard tout à fait représentatifs : ce qui fait toute la saveur des premières pages de *Zazie dans le métro* et des pages 205-206 du *Chiendent* (Paris, Gallimard, 1933), c'est la densité d'expressions familières particulièrement hautes en couleurs,

---

(<sup>1</sup>) Cf. Michel Paillard, « Traduction, registres, écriture », *TransLittérature* n°8, hiver 1994.

d'élisions et d'agglutinations destinées à rendre le phrasé oral et populaire propre aux personnages de Queneau. Les passages qui nous sont donnés à lire semblent tout à fait authentiques et pourtant jamais on n'entendrait une concentration lexicale et syntaxique aussi désopilante au café du commerce parisien ni dans les campagnes françaises les plus reculées. Si authentique qu'elle puisse paraître, cette langue parlée est non seulement le produit d'un travail de retranscription mais aussi le résultat d'une entreprise de transformation et d'enrichissement du matériau linguistique utilisé. Transcription et récréation, un véritable travail de traducteur, en somme.

Dès le début de sa communication, Carol Sanders signale cette qualité ambiguë de la prose de Queneau (« an at once authentic and highly self-conscious use of colloquial French ») qui rend la traduction en anglais si difficile. Prenant pour exemple la première phrase de *Zazie dans le métro* (« doukipudonktan, se demanda Gabriel excédé »), elle fait remarquer que la morphologie et la syntaxe familières françaises n'ont pas d'équivalent en anglais. Confronté à ce genre de problème, le traducteur a généralement recours à des stratégies de compensation sur le plan lexical. Mais Carol Sanders souligne la pauvreté relative des ressources lexicales de l'anglais familier par rapport au français. Ainsi, à des mots très familiers comme « tarin » ou « foireux » correspondent, avec une déperdition d'intensité, des termes anglais familiers tels que « hooter », « boko » ou « beak ». Les traducteurs anglais<sup>2</sup> et américains<sup>3</sup> de *Zazie dans le métro* ont donc inventé une autre stratégie, qui consiste à appliquer à l'anglais les procédés d'agglutination et de condensation mis en œuvre par Queneau : « Howcanaystinksotho, wondered Gabriel » pour la traduction américaine et « Holifart watastink, thinks Gabriel, exasperated » pour la traduction anglaise.

Carol Sanders estime que ces traductions sont une réussite dans la mesure où elles parviennent à produire le même effet de style que l'original, qui nous conduit à lire autrement et à repenser la nature de la langue utilisée et du roman lui-même. Mais elle regrette que ces énoncés, en particulier le premier, ne constituent pas une représentation authentique de l'anglais parlé et elle suggère une traduction plus novatrice qui, au lieu de reproduire des caractéristiques propres au français parlé, se nourrirait d'expressions populaires anglaises ou américaines, comme « ain't » pour « chuis pas » ou

---

(<sup>2</sup>) Barbara Wright, Londres, Calder, 1960, 1982.

(<sup>3</sup>) Akbar del Piombo et Eric Kahane, Paris, The Olympia Press, 1959.

encore « *Cmon, Mama* » pour rendre la nasalisation geignarde de « *manman* ». Si l'on se souvient des remarques de Carol Sanders concernant la relative pauvreté de la langue orale familière anglaise par rapport à l'étendue de ce registre en français, cette nouvelle traduction devra puiser dans les ressources lexicales de l'anglais ou de l'américain populaire et des parlers régionaux. Selon Carol Sanders, la dimension sociale et régionale introduite par des expressions du cockney, par exemple, correspondrait à la saveur particulière de la gouaille populaire et typiquement parisienne de *Zazie*. Ce choix radical et audacieux correspondrait aussi à la tâche entreprise par Queneau : une défense et illustration de la langue parlée.

Cependant, on peut se demander si une telle stratégie ne conduirait pas à « déshexagonaliser » la prose de Queneau. Ce serait escamoter la dimension parisienne de ce texte, qu'un lecteur anglophone apprécierait sans doute. Mais comment la conserver tout en utilisant une langue anglaise authentiquement familière ? Raymond Queneau a lui-même jeté des passerelles entre les deux langues dans ses *Exercices de style*. À des fins ludiques, il y décrit la fameuse scène de l'autobus en transcrivant scrupuleusement un français parlé avec un fort accent anglais, c'est la version intitulée « *Poor lay Zanglay* », page 129 (Paris, Gallimard, 1947). Inversement, dans le premier chapitre de *Un rude Hiver*, c'est un parigot qui baragouine l'anglais avec un accent français désopilant : « – Itt ouaze véri inntérestigne, dit Lehameau. » (p. 10, Paris, Gallimard, 1939). L'énoncé est tout à fait idiomatique en anglais, pourtant, Queneau est parvenu à lui donner une saveur typiquement française. Pourquoi ne pas faire parler *Zazie* dans un anglais familier mais avec des traces d'accent français visibles dans le texte anglais ? Un traducteur anglophone ayant une connaissance de l'anglais populaire et capable de transcrire les déformations que les Français font d'ordinaire subir à sa langue maternelle pourrait sans doute entreprendre une telle réécriture des traductions anglaises de *Zazie dans le métro* et du *Chiendent*, pour le plus grand plaisir des lecteurs américains et anglais !

Virginie Buhl